Academic Journal of Modern Philology

ISSN 2299–7164
Vol. 21 (2024)
Special Issue
s. 191–199

Anna Opiela-Mrozik
Université de Varsovie, Faculté de langues modernes
am.opiela@uw.edu.pl
ORCID : 0000-0002-4349-0631

Entre durée et instant : les enjeux de la temporalité dans quelques écrits de Marcel Schwob

Between Duration and Moment: Issues of Temporality in Several Writings of Marcel Schwob

Abstract

The aim of this article is to reflect on the features of textual time in three works of Marcel Schwob: *Le Livre de Monelle*, *La Croisade des enfants*, and *Vies imaginaires*. In Schwob's writing, the concept of time serves to create and transform the meanings of the text. In order to analyse his idea of time, it seems necessary to revisit Bergson's concept of subjective time experienced through the mode of duration, which refers to time as it is experienced or measured by the consciousness of man. This subjective perception of time, along with the attitude of waiting, come to the fore in Livre de Monelle. Moreover, the polyphonic presentation of the children's crusade reflects Schwob's desire to reject traditional notions of temporality by juxtaposing fragmentary stories in accordance with the cult of the moment. Additionally, the depiction of the moment of birth in certain biographies from Vies imaginaires serves as a poetic and symbolic announcement of the moment of death.

Keywords: symbolism, Marcel Schwob, temporality, waiting, moment

Mots-clés : symbolisme, Marcel Schwob, temporalité, attente, instant

Demeurée inclassable voire insaisissable, l'œuvre de Marcel Schwob (1867–1905) s'inscrit dans la crise des formes et des sens de la période fin-de-siècle. Tout comme son auteur, appelé par ses contemporains un « indéchiffré » ou « un esprit inquiet », ses textes mettent le lecteur en difficulté en le jetant dans

doi: 10.34616/ajmp.2024.21.18

Open Access. Published by Committee for Philology of the Polish Academy of Sciences, Wrocław Branch and College for Interdisciplinary Studies, University of Wrocław. This work is licensed under the Creative Commons Attribution-ShareAlike 3.0 Unported License.

un trouble indéfini et persistant, trouble qui apparaît comme l'objectif principal que visait cet écrivain singulier à plusieurs facettes[1].

Comme la notion de trouble relève de l'ambiguïté, il en est de même avec l'homme et son œuvre. Érudit, il s'est épris d'une petite prostituée à peu près illettrée ; vedette du Paris littéraire, il est vite tombé en oubli ; auteur de plusieurs textes, il n'a laissé aucun roman. Son œuvre hybride s'inscrit également dans la logique de l'ambiguïté qui se mue en celle de la destruction, conformément à l'esprit décadent. C'est l'idée qui régit *Le Livre de Monelle* : « Et pour imaginer un nouvel art, il faut briser l'art ancien. […] Car toute construction est faite de débris, et rien n'est nouveau en ce monde que les formes. Mais il faut détruire les formes » (Schwob 2002 : 319–320)[2]. Lorsque les modèles antérieurs sont mis en cause voire détruits, c'est, entre autres, la temporalité textuelle qui sert à former et à transformer des sens au sein de l'écriture déroutante de Schwob. Nous nous proposons de reprendre trois textes de Schwob : *Le Livre de Monelle*, *La Croisade des enfants* et les *Vies imaginaires*, dans lesquels l'écriture plurielle ou polyphonique, cette écriture en quête d'un nouveau roman à faire, s'appuie sur une approche spécifique du temps. Afin d'analyser l'idée schwobienne du temps, il nous paraît nécessaire de revenir au concept bergsonien du temps subjectif vécu sur le mode de la durée qui désigne le temps tel qu'il est éprouvé ou bien mesuré par la conscience de l'homme. D'ailleurs cette subjectivité du temps apparaît comme principe organisateur des fictions de Schwob et créateur de sens. La temporalité de ses récits devient plus aspectuelle que chronologique, ce qui ne fait qu'amplifier leur poéticité.

Le Livre de Monelle : être à son attente

Le Livre de Monelle, paru en 1894, est considéré à l'unanimité comme un texte étonnant et déconcertant, antinaturaliste et profondément lyrique, tel un poème en prose symboliste. Il n'est pas sans importance pour notre propos que le premier objectif de ce texte ait été de faciliter à son auteur le travail de deuil après la disparition de Louise, la jeune prostituée dont il était amoureux. La dialectique de la vie et de la mort demeure le thème central du récit, un thème qui implique évidemment celui du temps. En effet, dès le début, les propos qu'une petite prostituée nommée Monelle adresse au narrateur sous forme de prédictions, sont fondés sur l'idée du temps capable de concilier la vie et la mort. « Mêle la mort avec la vie et divise-les en moments » (321), conseille-t-elle au narrateur en annonçant ce qu'on appelle le « culte de l'instant » qui brouille la perception traditionnelle du temps en permettant de vivre le deuil. Monelle appelle le narrateur à oublier, à ne pas s'attacher à ce qui excède le moment, à rester hors du passé et de l'avenir. La perspective du moment conditionne le vrai, le beau et le bien dont l'envers résulte inévitablement du moment (trop) prolongé. En quittant le narrateur à la fin de la première partie du *Livre*, Monelle lui dit : « Oublie-moi et je te serai rendue » (323), car le rêve doit rester libre et ressurgir à un moment propice.

D'autre part, la vénération du moment au détriment de la durée renvoie à l'idée d'un art nouveau, celui du fugitif, de l'évanescent, de ce qui demeure en mouvement perpétuel. Ce qui est le même semble

1 En témoigne, par exemple, une journée d'étude intitulée « Marcel Schwob, écrivain du trouble » qui s'est déroulée le 6 juin 2023 à l'Université Jean Monnet Saint-Étienne. On y a abordé la question des identités, lectures, savoirs et biographies troublés et troublants dans l'œuvre de Marcel Schwob.

2 Tous les renvois aux œuvres de Marcel Schwob seront désormais indiqués par un seul numéro de page mis entre parenthèses.

être protéiforme, tout comme les sœurs de Monelle vers qui elle mène le narrateur : « Et je te conduirai parmi mes sœurs, qui sont moi-même, et semblables à des prostituées sans intelligence » (319). L'unité du personnage insaisissable de Monelle s'accomplit dans la multiplicité des onze représentations de ses sœurs qui apparaissent en tant que reprises de son histoire, en fonction des traits contradictoires de sa nature qu'incarnent : l'Égoïste, la Voluptueuse, la Perverse, la Déçue, la Sauvage, la Fidèle, la Prédestinée, la Rêveuse, l'Insensible, la Sacrifiée[3].

Dans l'histoire de quelques-unes d'entre elles apparaît le motif de l'attente : l'égoïste attend en vain le retour de son compagnon de jeu qui devait lui apporter à manger, tandis que Jeanie, « la fidèle » dans son amour pour un matelot, « attendit longtemps [s]a réponse, venue de la mer ; et la réponse ne vint pas » (337). C'est aussi « un grand désir d'attendre son amoureux » qui la pousse à entrer dans une hôtellerie suspecte « qui avait peut-être l'odeur du lointain Océan » (338). De même Ilsée, « la prédestinée », avoue savoir attendre son aimé et s'exerce dans la patience qui s'étend sur toute sa vie : « Ilsée attendit longtemps son fiancé. Sa patience se fondit en larmes. Un brouillard humide enveloppait ses yeux. Des lignes mouillées parcouraient ses joues. Toute sa figure se creusait. Chaque jour, chaque mois, chaque année la flétrissait d'un doigt plus pesant » (340). En revanche, Marjolaine, « la rêveuse », rejette l'idée de se marier pour attendre le prince charmant, si bien qu'elle « devint vieille en sa patience » (343) sans jamais réaliser son rêve d'amour[4]. Dans ces récits remplis d'attente, qu'elle soit choisie ou imposée, « la matière du conteur n'est donc plus l'événement qui transforme les êtres, mais le vide, un temps où il ne se passe rien, […] mais où les personnages sont tout entiers tendus vers l'événement » (Yaouanq 2007 : 147).

Il en est de même dans la troisième partie du *Livre…*, intitulée « Monelle » et centrée sur la posture d'attente qui ralentit voire abolit l'action du temps. En effet, la réapparition de Monelle au milieu des fillettes de sept ans, qui ont refusé de grandir, renvoie à l'instant atemporel où le temps suspendu privilégie le rêve de l'enfance qu'on veut éterniser : « Rien n'était désiré par elles qu'une ignorance perpétuée. Elles souhaitaient se vouer à des jeux éternels. Elles désespéraient du travail de la vie. Tout n'était que passé pour elles » (351).

D'ailleurs, l'intrusion du narrateur dans ce monde des enfants qui rejettent la réalité, s'accompagne également d'un effacement de repères temporels dans le processus de subjectivation : « J'ignore la ville et j'ignore l'année : je me souviens que la saison était pluvieuse, très pluvieuse » (351). La situation se répète lors de la rencontre avec Monelle : « Je ne sais pas où Monelle me prit par la main. Mais je pense que ce fut dans une soirée d'automne, quand la pluie est déjà froide » (353). Entraîné dans l'univers enfantin, le narrateur assiste à une tentative désespérée de faire épancher le rêve dans la réalité angoissante symbolisée par la nuit obscure.

Même si les enfants chérissent Monelle en tant que guide de leurs jeux, celle-ci décide de s'enfuir. L'extrait intitulé « De sa fuite » développe le motif de l'attente vécue par l'enfant qui espère en vain le retour de Monelle. En effet, « l'ensemble de cet épisode statique oscille entre la réminiscence, les hypothèses, et le désir de l'enfant, sans que l'événement du retour de Monelle advienne jamais » (Yaouanq 2007 : 147).

3 Tous disparates qu'ils paraissent, les titres des récits relatant les étranges aventures des petites filles, les « sœurs » de Monelle, démontrent une espèce d'évolution qui va de l'égoïsme au sacrifice. Le parcours vers l'altruisme ressemble à une épreuve du purgatoire qui s'effectue plus dans le temps que dans l'espace : il s'agit d'aller « là où les limites s'effacent, hors du labyrinthe, […] dans la vie, dans son devenir » (Dalle 2002 : 67).

4 Avec son travail de fileuse, elle reproduit le motif de Pénélope, à cette exception qu'elle attend un amant imaginaire.

Le figement de l'enfant dans la posture de l'attente témoigne d'un va-et-vient constant entre la vérité et le rêve : une vérité sur le passé, cette conscience pénible qu'on rejette, et un rêve qu'on désire revivre. L'enfant est attaché au temps, de sorte à vouloir le doter d'une cyclicité qu'exigerait son désir. La réapparition du rêve devrait rejoindre celle du passé :

> C'était au crépuscule d'hiver, et il y avait du brouillard ; cette boutique était ouverte – ainsi. Le même soir, les mêmes choses autour, le même bourdon aux oreilles : l'année différente et l'attente. Il avançait avec précaution ; toutes les choses étaient pareilles, comme la première fois ; mais il l'attendait ; n'était-ce pas une raison pour qu'elle vînt ? (357)

L'enfant insiste sur la permanence de l'état du passé qui relève la durée de l'attente et qui devrait la doter d'une force motrice. Plus encore : l'attente se projette sur les objets de la chambre où Monelle avait l'habitude de coudre. Tout ce qui lui servait au travail acquiert ainsi un aspect du merveilleux :

> Toutes les petites choses de la chambre l'attendaient. La table à ouvrage était restée ouverte. Le petit mètre dans sa boîte ronde allongeait sa langue verte, percée d'un anneau. La toile dépliée des mouchoirs se soulevait en petites collines blanches. Les pointes des aiguilles se dressaient derrière, semblables à des lances embusquées. Le petit dé de fer ouvragé était un chapeau d'armes abandonné. […] Ainsi tout dormait dans l'attente. […] L'enfant espérait. La porte allait s'ouvrir, doucement ; la flammèche rieuse voletterait ; les collines blanches s'étaleraient ; les fines lances se choqueraient, […] et le petit chariot de chair trottinerait partout, et la voix effacée dirait encore : 'Je suis sage aujourd'hui !' – Est-ce que les miracles n'arrivent pas deux fois ? (357)

Inscrite profondément dans la structure de l'univers et vécue par le personnage, l'attente s'exprime à travers un jeu de formes grammaticales : de l'imparfait et du futur proche qui entrent en tension mutuelle et créent une espèce de durée entre ce qui était et ce qu'on espère. Pour reprendre la définition d'Henri Bergson, « la durée toute pure est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs » (Bergson 1959 : 67). Autrement dit, c'est « une réalité psychologique et subjective : c'est le temps de l'attente et de l'impatience » (Didier 1964 : 72) que, dans *Le Livre de Monelle*, illustre l'enfant désirant que l'état figé par l'emploi de l'imparfait renoue avec son attente.

Le motif de l'attente impliquant le concept de la durée se prolonge dans l'épisode « De sa patience », lorsque le narrateur retrouve Monelle « dans un lieu très étroit et obscur » (358). Malgré son isolement, elle est loin de se sentir seule en raison de l'attente qui l'accompagne : « Je ne suis plus seule, dit-elle ; car j'attends » (358). Lorsque le narrateur lui demande qui elle attend, Monelle avoue son ignorance tout en insistant sur l'attente qui semble donner un sens à son existence et avec laquelle elle entre en relation quasi intime : « Et je suis avec mon attente » (358). En effet, tout le passé est condensé dans son attente : « je suis roulée en ce que j'aimais, et je dors contre mon attente » (359). En faisant une synthèse du passé, du présent et de l'avenir, Monelle entre dans la logique de la durée, ayant dépassé les divisions temporelles habituelles, car, selon Bergson, il est possible de « concevoir la succession sans la distinction, et comme une pénétration mutuelle, une solidarité, une organisation intime d'éléments, dont chacun, représentatif du tout, ne s'en distingue et ne s'en isole que pour une pensée capable d'abstraire » (1959 : 68).

L'objectif final de Monelle, décrit dans les derniers épisodes « De son royaume » et « De sa résurrection », est d'emmener les enfants, qui ont perdu leur mémoire, dans un énigmatique royaume blanc, là où l'expérience désirée de la durée se transformerait en celle de l'éternité vécue à tout instant. On peut y voir la réalité de la mort que symbolise le pays de l'oubli dont on ne revient pas. Tout comme

Louvette, sa petite compagne qui « se souvint » finalement, le narrateur refuse d'accéder à cet endroit de l'immanence perpétuelle en préférant rester là où on peut « aimer et souffrir » (364)[5].

Il ne fait pas de doute que *Le Live de Monelle* propose une réflexion symboliste sur un Moi en crise qui tente de retrouver son unité[6]. Dans ses réflexions sur la vie psychique de l'homme, Bergson remarque que le moi, d'un côté, « touche au monde extérieur par sa surface » et de l'autre, « sent et se passionne, […] délibère et se décide » (1959 : 83). La durée à laquelle aspire le Moi n'est possible que grâce à la réunion équilibrée de ses deux aspects : « ce moi plus profond ne fait qu'une seule et même personne avec le moi superficiel » (Bergson 1959 : 83). C'est pourquoi, incompatible avec l'idée de la durée, la perspective de renoncer à la vie et de s'immerger dans le vide demeure la solution existentielle décidément rejetée.

La Croisade des enfants : se fier au moment

À l'idée de la durée vers laquelle tendent les personnages du *Livre de Monelle*, s'oppose le précité « culte de l'instant » qui permet de subjectiviser la temporalité du récit en divisant le temps en fragments vécus et racontés par plusieurs personnages. C'est le cas de *La Croisade des enfants* (1896), un récit apparemment hétérogène qui, dans une écriture polyphonique, recueille huit témoignages sur les enfants errant sur les routes en 1212. On y trouve deux relations de personnages participant à la croisade (trois petits enfants et la petite Allys) de même que celles de témoins divers, anonymes et bien identifiés : un lépreux, deux mendiants dont un chrétien, le goliard, et un musulman, le kalandar, le clerc François Longuejoue et deux papes : Innocent III, contemporain de la croisade des enfants, et son successeur Grégoire IX.

Il serait pourtant vain de s'attendre à ce que le récit de Schwob reproduise la chronologie des événements[7], d'autant plus que l'année exacte de la croisade des enfants n'est mentionnée que deux fois : elle apparaît dans la plainte du lépreux adressée à Dieu (« Les bêtes s'effraient, et mon âme voudrait fuir. […] Il y a douze cent et douze années leur Sauveur les a sauvées, et il n'a pas eu pitié de moi », 454) et dans la chronique du clerc marseillais qui note : « Aujourd'hui, quinzième du mois de septembre, l'année après l'incarnation de Notre-Seigneur douze cent et douze, sont venus à l'officine de mon maître Hugues Ferré plusieurs enfants qui demandent à traverser la mer pour aller voir le Saint Sépulcre » (459).

L'exactitude du clerc fait pourtant exception dans ce recueil de récits privés d'ancrage dans le temps, si ce n'est une mention de la saison qui apparaît dans le récit du goliard (« Le printemps aussi est doux, cette année. Jamais il n'y a eu tant de fleurs blanches et roses », 453) et de trois petits enfants qui avancent vers le Sud (« Et d'abord nous avons vu beaucoup de pauvres oiseaux étendus sur la terre gelée, […]. Ensuite nous avons vu les premières fleurs et les premières feuilles et nous en avons tressé des croix.

5 La scène de sa fuite avec Louvette à travers la campagne qui clôt *Le Livre de Monelle* relève encore l'ambiguïté de ce récit (a)symboliste qui se dérobe à l'interprétation.

6 C'est en fonction du statut du Moi et du rapport existant entre l'art et la vie que Valérie Michelet Jacquod propose d'analyser *Le Livre de Monelle*, tout en réfléchissant sur les enjeux symbolistes du récit de Schwob (2008 ; 356–374).

7 Il s'agit de deux expéditions populaires, parties simultanément d'Allemagne et de France en juin 1212, qui avaient l'intention d'arriver en Terre sainte pour délivrer Jérusalem du pouvoir des musulmans. Plusieurs milliers de participants de la croisade étaient soit des enfants, soit tout simplement de pauvres gens du peuple (« pueri » en latin). La croisade finit par un échec complet : la plupart de ses participants périrent en chemin (morts dans un naufrage ou victimes de la peste) ou furent vendus comme esclaves.

[…] Et depuis que nous marchons, le soleil est devenu plus chaud, et nous ne cueillons plus les mêmes fleurs », 458–459).

La Croisade des enfants n'est pas un texte historique, mais une juxtaposition de points de vue de quelques personnages (comme dans le chapitre consacré aux sœurs de Monelle) qui, dans leurs relations évidemment subjectives, renvoient à ce qu'ils ont vu ou vécu, ou bien à ce qu'ils savent sur une masse d'enfants qui se déplacent à travers le pays[8]. Comme le remarque Émilie Yaouanq, « la profondeur temporelle de chacun de ces récits semble limitée à la situation d'énonciation de chaque locuteur, comme semble l'indiquer l'utilisation du présent et du passé composé » (2007 : 149).

Ce qui assure le lien entre ces récits distincts, c'est la dialectique de la jeunesse (des enfants) et de la vieillesse (du pape Innocent III) s'entremêlant avec le leitmotive de la blancheur, deux motifs présents aussi dans *Le Livre de Monelle*. Il est intéressant d'analyser la métaphore obsessionnelle de la blancheur qui revient dans chaque récit, même si Schwob déplace le sens traditionnel de ce symbole d'innocence en le dotant de significations contradictoires. Le blanc est la couleur des enfants (« ces petits enfants blancs » (454), selon le goliard), mais aussi celle du lépreux qui est vêtu de blanc et souligne la blancheur de ses dents (un trait de vampire ?) et, bien évidemment, des papes. Les enfants associent la blancheur au but de leur marche : ils ont répondu à l'appel nocturne des « voix blanches » (458) et croient que leur Seigneur est blanc. Mais dans l'univers schwobien contaminé par l'esprit décadent, le blanc s'avère être un signe dénué de sens moral positif et renvoyant au vide spirituel. Lorsque dans son récit rétrospectif, le pape Grégoire IX mentionne « tous ces petits ossements blancs étendus dans la nuit » (464), le sens final de la blancheur se révèle ironiquement déformé.

Le nombre limité voire l'absence de repères temporels au sein des récits et entre ceux-ci contraint ainsi le lecteur à reconstituer la chronologie des événements, à déchiffrer le fond de la croisade à ce moment privilégié de la prise de parole par les enfants et les témoins de leur marche[9]. La *Croisade des enfants* s'inscrit dans la tradition symboliste du roman sans le romanesque et composé de récits fragmentaires dont les lacunes se prêtent à être complétées par un lecteur attentif et sensible. En effet, le refus de l'objectivité historique au profit de récits évocateurs présentés dans une composition polyphonique – mais qui ne tourne pas à la discordance – affirme la tendance schwobienne à la poétique impressionniste qui se prononce pour un « culte de l'instant », une vérité subjective et indépendante du moment présent au détriment de la logique narrative.

Vies imaginaires : anticiper la mort

La stratégie visant une écriture impressionniste est mise en œuvre dans le cycle des *Vies imaginaires* (1896)[10] : il s'agit d'éviter des indices temporels précis afin de brouiller la temporalité des récits et de relever leur poéticité. Embrassant plusieurs époques, de l'Antiquité jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, ce

8 Sur l'aspect légendaire ainsi que le lien entre l'histoire et la poésie dans l'ouvrage de Schwob voir Lhermitte, 2007 : 217–231.

9 Force est de remarquer que le modèle énonciatif du texte schwobien se trouve largement reproduit par Jerzy Andrzejewski dans son roman *Bramy raju* [*Les Portes du paradis*] (1963) qui aborde l'histoire de la croisade des enfants sous la forme des confessions de ceux-ci. Sur le roman d'Andrzejewski en tant que réécriture du texte de Schwob, voir Coste 2002 : 337-348.

10 Les récits paraissent assez régulièrement entre 1894 et 1896 pour être ensuite recueillis en cycle et trouver alors leur ordre chronologique.

recueil de vingt-deux biographies présente des personnages historiques ou bien mythiques, mais aussi des inconnus de l'Histoire ou des anonymes dont la vie a été entièrement inventée. Schwob propose donc à son lecteur un jeu avec l'Histoire et au sein de celle-ci, étant donné que ses réécritures ne se soucient pas des règles que devraient respecter les biographes. L'originalité des récits schwobiens réside, en effet, dans le traitement du temps, car la chronologie traditionnelle d'une biographie est ici remplacée par le retour à la dialectique de la vie et de la mort, les récits de Schwob étant définis en tant que « chroniques d'une mort annoncée » (De Meyer 2007 : 187).

En se mettant à composer les biographies des personnes disparues, Schwob envisage déjà leurs morts et c'est vers ce point final que paraît tendre chacun de ses récits. C'est pourquoi il nous paraît intéressant d'analyser les débuts et les fins de quelques « vies imaginaires » où il est question du jour de la naissance du personnage et de son insertion dans le temps, ainsi que de sa mort à un moment bien significatif. En général, ces indications sont brèves, ce qui les rend d'autant plus porteuses de sens. Il n'est donc pas étonnant que, pour relever une perversité de l'histoire sans doute, la biographie d'Érostrate contienne une date précise de son acte, le jour coïncidant avec celui de la naissance d'Alexandre le Grand, comme l'annonce la dernière phrase du récit : « La nuit où Hérostratos embrasa le temple d'Éphèse, vint au monde Alexandre, roi de Macédoine » (376). Le récit suivant, consacré à Cratès « Cynique », s'ouvre par la phrase : « Il naquit à Thèbes, fut disciple de Diogène, et connut aussi Alexandre » (377), en instaurant un lien entre les textes qui relève, en effet, d'une « coquetterie d'érudit », car « Schwob joue avec l'Histoire, manipule ce matériau qui devient le décor de sa fantasmagorie personnelle, une rêverie littéraire, en somme » (Lhermitte 2020 : 65).

L'érudition du (prétendu) chroniqueur l'amène ainsi à rapprocher le début de l'histoire de Cecco Angiolieri « Poète haineux » avec celui de Dante, son rival : « Cecco Angiolieri naquit haineux à Sienne, le même jour que Dante Alighieri à Florence » (398). Afin de relever, en revanche, la symbolique de sa mort, avec « le mot de Marie » qui « s'étouffa dans sa gorge » (408), la vie de Nicolas Loyseleur, le juge qui a condamné Jeanne d'Arc, commence par une mention du jour précis : « Il naquit le jour de l'Assomption, et fut dévot à la Vierge » (405). Ce ne sont que quelques biographies empruntées à des chroniques qui contiennent des indications temporelles exactes. Ainsi, l'histoire de la princesse indienne Pocahontas et de sa liaison avec le capitaine Smith se situe précisément dans le temps si bien que la mort prématurée de l'héroïne s'en trouve soulignée : « Elle arriva en Angleterre au mois de juin 1616 [...] Elle avait vingt-deux ans. [...] Elle tomba malade à Gravesend, au début de l'année suivante, pâlit et mourut. Elle n'avait pas vingt-trois ans » (420).

Par contre, dans d'autres « vies imaginaires » de Schwob, les repères temporels objectifs sont remplacés par une description subjective qui sert à construire un sens, comme dans le cas de la biographie de Pétrone « Romancier » qui commence par une image annonçant le destin futur du personnage[11] :

> Il naquit en des jours où des baladins vêtus de robes vertes faisaient passer de jeunes porcs dressés à travers des cercles de feu, où des portiers barbus, à tunique cerise, écossaient des pois dans un plat d'argent, devant les mosaïques galantes à l'entrée des villas, où les affranchis, pleins de sesterces, briguaient dans les villes de province les fonctions multiples, où des récitateurs chantaient au dessert

11 Ce qui est intéressant, c'est que, tout en retraçant la carrière littéraire de Pétrone, Schwob se donne la tâche de corriger le portrait subtil du romancier effectué par Tacite : « Tacite rapporte faussement qu'il fut arbitre des élégances à la cour de Néron, et que Tigellin, jaloux, lui fit envoyer l'ordre de mort. Pétrone ne s'évanouit pas délicatement dans une baignoire de marbre, en murmurant de petits vers lascifs. Il s'enfuit avec Syrus et termina sa vie en parcourant les routes » (390).

> des poèmes épiques, où le langage était tout farci de mots d'ergastule et de redondances enflées venues d'Asie. Son enfance passa entre de telles élégances. (389)

De même, dans la biographie imaginaire de Katherine la Dentellière[12], « Fille amoureuse », le moment de sa naissance, toute vague que paraisse son indication, acquiert une valeur symbolique : « Elle naquit vers le milieu du quinzième siècle, dans la rue de la Parcheminerie, près de la rue Saint-Jacques, par un hiver où il fit si froid que les loups couraient à travers Paris sur les neiges » (409). Née dans une rude saison, elle paraît ne rechercher que la chaleur de l'amour même au prix d'une déchéance quasi complète. Quoiqu'il en soit, il est évident que les jeux avec les indices du temps dans les « vies imaginaires » permettent à Schwob d'infléchir délibérément le sens et de voir sous un angle nouveau les personnages perdus dans l'Histoire.

Il convient de remarquer qu'après la publication de *La Croisade des enfants* et des *Vies imaginaires*, Marcel Schwob n'a plus écrit de fiction, se consacrant à des travaux d'érudition, traductions et préfaces. Il paraît que ce dernier texte constitue « une étape nécessaire et une étape finale dans la production de sens » (De Meyer 2007 : 198) dont la perte remplit *Le Livre de Monelle*. L'approche du temps transmet en effet cette tentative schwobienne de reconstruire un sens : la posture de l'attente, ce désir d'atteindre à la durée bergsonienne, cède place à la jouissance de l'instant. Ce rapport au temps est d'ailleurs exprimé dans les « Paroles de Monelle », lorsque celle-ci conseille au narrateur : « Aie du respect pour tous les moments, et ne fais pas de liaisons entre les choses » (321). La quête du sens à travers le temps consisterait donc à ramasser des instants, des fragments du temps, afin d'y retrouver une cohérence supérieure, ce dont témoignent ces derniers textes littéraires de Schwob, apparemment discontinus. Qu'elle soit à l'origine d'une écriture de trouble, la volonté d'éviter la représentation traditionnelle du temps au profit d'une poétique subjective reste un aspect important du symbolisme schwobien qui annonce la transition vers la modernité.

Bibliographie

Bergson, Henri ([1888] 1959) « Essai sur les données immédiates de la conscience ». [In :] *Œuvres*. Paris : PUF ; 1–157.

Coste, Didier (2002) « Cruelles croisades. Andrzejewski et Schwob ». [In :] Christian Berg, Yves Vadé (eds.) (2002) *Marcel Schwob d'hier et d'aujourd'hui*. Seyssel : Champ Vallon ; 337–348.

Dalle, Rodolphe (2002) « Récit, fragment et nihilisme dans *Le Livre de Monelle* de Marcel Schwob ». [In :] Ricard Ripoll (ed.) (2002) *L'écriture fragmentaire : théorie et pratique*. Perpignan : PUP ; 59–69.

De Meyer, Bernard (2007) « *Vies imaginaires* ou chroniques d'une mort annoncée ». [In :] Christian Berg, Monique Jutrin, Agnès Lhermitte, Alexandre Gefen (éds.) (2007) *Retours à Marcel Schwob. D'un siècle à l'autre (1905–2005)*. Rennes : PUR ; 187–199.

Didier, Julia (1964) *Dictionnaire de la philosophie*. Paris : Larousse.

Lhermitte, Agnès (2007) « *La Croisade des enfants* de Marcel Schwob. De la chronique historique au mythe personnel : une étape poétique dans la légende ». [In :] Danielle Bohler, Gérard Peylet (éds.) (2007) *Le temps de la mémoire II : soi et les autres*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux ; 217–231.

12 La biographie de ce personnage renvoie à l'œuvre poétique de François Villon ainsi qu'aux essais que Schwob lui a consacrés (*Spicilège*). Chez Villon, Katherine la Dentellière s'appelle « Katherine la Bourcière » et est évoquée dans la *Ballade et doctrine de la belle Heaulmière aux filles de joye.*

Lhermitte, Agnès (2020) « Marcel Schwob : au commencement était l'imaginaire ». [In :] *Méditations littéraires*. Vol. 1 ; 62–71.

Michelet Jacquod, Valérie (2008) *Le roman symboliste : un art de l'« extrême conscience »*. Genève : Droz.

Schwob, Marcel ([1894] 2002) *Le Livre de Monelle*. [In :] *Œuvres*. Alexandre Gefen (éd.). Paris : Les Belles Lettres ; 311–364.

Schwob, Marcel ([1896] 2002) *La Croisade des enfants*. [In :] Œuvres. Alexandre Gefen (éd.). Paris : Les Belles Lettres ; 449–464.

Schwob, Marcel ([1896] 2002) *Vies imaginaires*. [In :] Œuvres. Alexandre Gefen (éd.). Paris : Les Belles Lettres ; 365–447.

Yaouanq, Émilie (2007) « Le dévoiement de la narration dans quelques contes de Marcel Schwob et de Henri de Régnier ». [In :] Christian Berg, Monique Jutrin, Agnès Lhermitte, Alexandre Gefen (éds.) *Retours à Marcel Schwob. D'un siècle à l'autre (1905–2005)*. Rennes : PUR ; 143–153.

Received:
15.01.2024
Reviewed:
28.02.2024
Accepted:
28.02.2024